François Maspero

Le Sourire du chat

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe

© Éditions du Seuil, novembre 1984, pour *Le Sourire du chat*

ISBN 978-2-02-106557-2

© Éditions du Seuil, novembre 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre

www.centrenationaldulivre.fr

Très bien, dit le chat ; et en même temps il se mit à disparaître très lentement, en commençant par le bout de sa queue et en terminant par son sourire, qui demeura un certain temps après que le reste eut disparu.

Bon, j'ai vu souvent un chat sans sourire, pensa Alice ; mais un sourire sans chat ! C'est la chose la plus curieuse que j'aie jamais vue de toute ma vie !

Lewis Carroll

On n'a jamais bien vu le monde si l'on n'a pas
rêvé ce que l'on voyait.

Gaston Bachelard

Ce qui suit est sous-titré « roman » parce que, tout ce qui y est relaté étant à peu près imaginaire et rien ne l'étant pourtant tout à fait, la seule chose sûre est qu'il ne s'agit en aucun cas d'une autobiographie.

Mais peut-être est-ce justement par le biais de l'imagination – et par ce biais seul – que le narrateur pouvait, à quarante années de distance, approcher une réalité qu'il vécut comme sienne. Rien n'est plus déroutant que le souvenir. En fixer les miroitements et les ombres fragiles dans la gangue d'un récit qui se présenterait comme authentique, ce serait en casser définitivement des milliers de facettes pour n'en retenir qu'une définitivement prisonnière, prise au piège des mots sous prétexte de la réduire à la vérité. Or, au jeu de la vérité, le souvenir, fût-il secouru par l'Histoire, est toujours perdant.

Qu'il soit donc clair ici que, dans ce qui suit, tout personnage et tout événement sont à la fois totalement faux et totalement vrais. Certains faits qui sont évoqués dans ces pages ont pu arriver réellement au narrateur. D'autres, non. Certains personnages ressemblent à ceux qu'il a connus, aimés, et parfois (mais rarement et pour peu de temps) haïs. D'autres, non.

Il reste que ce livre a été écrit parce qu'il y a bien longtemps un enfant se posa quelques questions. Quarante ans plus tard, un homme en est toujours à tenter de les formuler – même s'il a conscience, ce faisant, que la plupart de ces questions, aujourd'hui, apparaissent éculées et fort dépassées, tant furent nombreux ceux qui, entre-temps, en tranchèrent de façon définitive. Puisse tout cela ne pas être, néanmoins, une simple histoire « rétro ».

Le problème auquel je me suis heurté dans ce livre est celui du sens même des mots. J'ai peiné à retrouver le sens du mot « liberté ».

L'auteur veut encore remercier ici ceux qui l'ont accompagné dans sa quête. Il ne peut les nommer tous. Mention particulière doit être faite néanmoins de Bahadour Shah, éléphant porteur n° 174 du Registre des Indes qui aida jadis un plus illustre prédécesseur : quoique son ombre tutélaire l'ait accompagné et protégé, l'auteur arriva trop tard, hélas ! pour bénéficier de sa courtoise érudition. La lacune qui en résulte n'est pas l'une des moindres de ce récit (elle se fait particulièrement sentir aux pages 72 et 167), encore que la stature de Bahadour Shah en dépasse largement le cadre : mais ceci est une autre histoire…

I

Au bois des Aulnes

Dans sa famille, on l'appelle le Chat. C'est son frère Antoine qui lui a donné le premier ce surnom. Est-ce parce qu'il est maigre comme un chat ? Depuis qu'il est tout petit, il aime bien que son frère vienne le soir dans sa chambre, la lumière éteinte, lui caresser la tête, comme aux chats. Autrefois, il passait les bras autour du cou de son frère et pressait sa joue contre la sienne. Souvent il lui disait « je t'aime » ; il prenait un ton inspiré et ça les faisait rire. Son frère restait contre lui et lui expliquait toutes les choses que les autres ne lui disaient pas, simplement parce qu'ils n'y pensaient pas, ou parce qu'ils n'avaient pas le temps. Son frère explique très bien, on dirait qu'il sait tout : les pierres et les étoiles, les trains et les avions, pourquoi il y a la guerre, comment c'était avant et comment il faudra que ce soit après.

Le Chat, que les autres appellent Luc, a treize ans. On dit qu'il est grand pour son âge. Il a des jambes maigres avec de gros genoux qui sortent de sa culotte en accordéon, une grande mèche noire qui tombe sur les yeux, sa mère dit qu'ils sont violets, cela dépend du temps, yeux bleus, yeux gris, yeux en amande, yeux de chat persan, et une bouche qui s'étire d'une oreille à l'autre quand il rit, bouche de chat-tirelire. L'été, des taches de rousseur lui viennent autour du nez : il aime ça.

Aujourd'hui, le Chat vit comme s'il était en exil. C'est son frère qui lui a raconté qu'en Italie on exilait les gens qui n'étaient pas d'accord avec le régime très loin vers le sud, dans des villages perdus, quelquefois dans une île. Le Chat se voit marcher seul dans des

ruelles désertes ou le long de plages de galets et il trouve que ce ne serait pas si mal : il est de pires punitions. Plus petit, il a vécu si longtemps au bord de la mer que partout où il va il essaye de retrouver le murmure incessant des vagues. Ici, c'est un exil sans éclat, à trente kilomètres de Paris. Le soir, quand le vent porte de l'est, on entend le dernier train de la ligne de Sceaux qui part de Saint-Rémy. Ici aussi il peut marcher seul, sur les chemins des bois, découvrir des carrières de meulière abandonnées en se racontant qu'il a été envoyé par un puissant maquis pour préparer l'installation de bases secrètes. Mais tout est plat, petit, et sans grandes odeurs.

Aujourd'hui : la fin de mai 1944. La résidence d'exil du Chat est un drôle de pavillon à tourelle, couvert d'ardoises bleues. Une pièce du premier étage s'est effondrée dans le salon et un grand trou marque la place de la cheminée. Une partie de la maison est ainsi inhabitable et dans d'autres pièces les tentures et les papiers ont été arrachés des murs. Son père dit que ce sont les trente sous-officiers allemands installés là durant l'hiver 1940-1941 qui ont tout saccagé. Ils avaient condamné une pièce où ils faisaient leurs besoins à même le plancher, quand la pompe était tombée en panne, lors des grands froids de février 1941. Il est dans l'ordre des choses que les Allemands se soient conduits de cette manière malpropre. C'est dans leur nature.

*

La famille du Chat est à Paris. Elle l'a envoyé ici en exil au début du printemps. Il semble que les affaires du temps soient si compliquées que l'on n'ait plus le loisir de prêter au Chat beaucoup d'attention. De toute manière, il supportait mal la ville. Il avait vite décidé que rien n'était pire que la succession des jours dans les salles grises ou jaunes du lycée, à regarder, à écouter des messieurs qui parlent ou crient tout seuls sur une estrade. La distribution des biscuits vitaminés était toujours trop rapide : le professeur d'allemand le distrayait un instant parce qu'il s'en bourrait les poches. Il s'appelait Coquin : cela ne s'invente pas. Le Chat avait quelquefois de bonnes notes, surtout quand il n'y avait rien à apprendre par

cœur, parce qu'il est malin. Sinon, c'était l'inquiétude de l'attente des interrogations pas sues et des zéros pointés, qu'il est hasardeux, ensuite, de transformer en dix par le rajout d'un *un* devant, sur le carnet de notes à faire signer chez soi. C'était l'espoir fou de l'alerte, les sirènes sonnant juste à l'heure prévue pour la composition, qui ferait descendre tout le lycée dans les caves.

Il était arrivé du Midi un an plus tôt, et la masse des élèves de sa classe continuait à lui apparaître comme soudée et extérieure. Il avait l'impression qu'ils agissaient en suivant un code que tous avaient appris, une fois pour toutes, sauf lui, parce qu'il était venu trop tard et qu'on ne le lui avait pas donné : il en avait bien reconstitué des fragments, mais on pouvait à tout moment lui demander de le réciter et démasquer son imposture. C'était comme en algèbre : il y avait toujours un moment où il refusait l'idée même de l'équation qu'on venait de poser parce qu'il ne voyait apparaître au bout ni couleur ni épaisseur : cela ressortait de sa tête, comme une nausée, et alors tout se brouillait, il essayait de se raccrocher à *x*, *y*, et il avait envie de pleurer. Son frère lui faisait de grandes phrases sur l'abstraction. Ce qu'il aimait, au lycée, c'étaient les batailles de cavaliers ; il avait un voisin costaud et placide comme un bœuf : perché sur ses épaules, le Chat gesticulait et fauchait tout ce qui l'approchait. Il était imbattable et admiré pour ses prouesses. Tous ces types apprenaient leurs leçons au fur et à mesure, ils n'avaient plus qu'à « réviser » pour la composition trimestrielle, alors que lui il se jetait d'un seul coup, comme un fou, dans un siècle entier d'histoire, la veille au soir ; ceux qui avaient de mauvaises notes, ils avaient autant travaillé que les autres : simplement ils n'avaient pas compris, après avoir sué bêtement sur leurs manuels, ou bien ils ne savaient pas s'exprimer correctement. Et puis ils l'embêtaient, avec leurs pères prisonniers en Allemagne ; ils avaient même un arbre de Noël spécial. Ils prenaient l'air vertueux et méritant : il n'y avait pourtant pas de quoi être fier. Leurs pères n'avaient qu'à ne pas se laisser prendre, ou alors s'évader. Près de la mer, là-bas, il en avait vu, des évadés.

Il avait un ami aux lunettes épaisses qui était le premier de la classe. Il le raccompagnait le long des trottoirs et ils discutaient des heures

de tout ce qu'ils avaient connu dans leur vie : c'était inépuisable. Son ami portait l'étoile jaune. Ils n'en parlaient jamais entre eux. En classe, personne n'en parlait jamais. Ç'aurait pu être comme si elle n'avait pas été là, mais ce silence n'était pas si simple et beaucoup trop lourd. Elle était soigneusement cousue sur tous ses vêtements. L'étoile, le silence rendaient le Chat furieux. En zone libre, d'où il venait, cela n'existait pas. S'il y avait des types qui commençaient à raconter des histoires de youpins en ricanant, il fonçait dedans. Il était toujours le plus jeune de sa classe, mais il tapait toujours plus vite que tout le monde, et, en vrai chat maigre, il se transformait en une insaisissable pelote de poings et de griffes qui semait la panique. (Son frère le lui répète depuis qu'il est tout petit : « À partir du moment où tu as décidé de taper, rappelle-toi que tu dois faire mal, sans ça ce n'est pas la peine : faire mal et taper le premier. Si tu ne sais pas être le plus méchant, il vaut mieux rester tranquille. Cogne au nez et au ventre. » Et il lui donne des leçons.) Mais à Paris c'était le silence. Cela faisait partie du code. Il n'arrivait pas à comprendre comment les gens pouvaient vivre avec ce machin-là sous le nez en faisant comme si de rien n'était. Il en avait parlé avec son frère. Mais lui répétait toujours que cela faisait partie des choses qu'on ferait payer à la libération. Très cher. Une fois pour toutes. Ce que l'on construirait alors ferait que le monde serait nettoyé pour toujours de toute cette injustice et de toute cette bêtise. Mais en attendant ? Est-ce que tout le monde n'aurait pas pu faire comme le roi du Danemark, qui était sorti dans la rue avec une étoile jaune ?

Le Chat avait compris qu'il était souvent plus simple de ne pas aller au lycée du tout. Dès huit heures du matin, il partait pour d'immenses périples au bout du métro parisien, dans la pénétrante odeur de citronnelle et d'urine, dans la chaleur protectrice de la crasse hivernale : pannes, alertes et fructueuses découvertes, comme ce temps d'un trajet dans un wagon bondé qu'il avait passé le ventre collé à la robe de rayonne crissante et douce d'une dame parfumée (l'était-elle vraiment ou était-ce son imagination qui avait complété ce souvenir par cet ajout à vrai dire indispensable à l'image d'ensemble ?…) qui lui avait souri, souri si fort, et avait glissé le dos de la main contre le velours de sa culotte courte : et, pour la

première fois, une autre, une femme, lui avait donné ce plaisir en forme de naufrage qu'il n'avait jusque-là éprouvé que seul et de façon mécanique – pour le laisser à la station suivante rouge et le cœur affolé. Plus tard dans la journée, il pouvait aussi trouver une quiète torpeur en se faisant happer par la pénombre protectrice des salles de cinéma permanent qui projetaient des actualités et des films de propagande, à Saint-Lazare ou sur les Champs-Élysées. C'est ainsi qu'il a vu l'histoire lamentable et invraisemblable de trois jeunes gens qui ont fui leur devoir de Français, le STO (le Service du travail obligatoire en Allemagne), en se laissant corrompre par d'affreux individus louches, mal rasés et les cheveux luisants, mégot au coin de la bouche, aussi *zazous* que possible : de tristes pourvoyeurs des maquis, gaullistes, terroristes, juifs, ou les trois ensemble. Les jeunes gens participent à un attentat contre un train et sont pris, alors que leurs acolytes s'enfuient lâchement. Le film se termine sur une lente remontée de la caméra le long des wagons couchés, éventrés, sur le ballast jonché de cadavres de civils, femmes et enfants français, tandis qu'un brave inspecteur de police tient aux garçons qui pleurent, enfin lucides mais trop tard, un discours édifiant sur les vraies valeurs de la patrie, la construction de l'Europe nouvelle et la foi dans le Maréchal. La stupidité de l'histoire l'a réjoui. Il sait bien que les maquis, c'est la liberté, et qu'ils ne survivent là où ils sont que parce que les gens ont confiance en eux. Il a vu aussi un autre film qui, lui, fait plus carrément dans l'épouvantable : sur les accents d'une marche funèbre, des soldats allemands déterrent des monceaux de cadavres, squelettes déchiquetés auxquels collent des morceaux de capotes pourries, dans des ravins sans fin parsemés de bouleaux : Katyn. Le commentateur accuse les Russes et la barbarie bolchevique d'avoir assassiné des milliers d'officiers polonais prisonniers, crime découvert grâce à l'avance allemande. Il est convaincu qu'il s'agit, comme pour le premier film, de basse propagande, et son frère est d'accord : les Allemands, lui explique-t-il, ont eu le cynisme de déterrer les cadavres des Polonais qu'ils ont eux-mêmes exécutés. L'Armée rouge est l'armée du peuple, dit encore son frère : elle libère, elle n'assassine pas. (Le temps n'était pas aux demi-certitudes.)

Seulement, à s'éloigner ainsi du lycée, il pouvait se produire, entre ses parents et les professeurs, de fâcheux recoupements qui se terminaient par des scènes terribles où le Chat, traité de vil menteur, pleurait éperdument, pris d'un désespoir sans fond, secoué de hoquets qui ne semblaient attendrir personne, si bien qu'à la fin le désespoir se muait en rage folle et qu'il hurlait sa fureur. Il ressentait quelquefois à cette époque des maux de ventre aigus : il avait l'impression qu'une bête aux dents pointues le mordait, au fond de lui. Ces maux alarmaient beaucoup ses parents. Bientôt il les simula. À ce moment, on découvrit les vertus de l'air de la campagne et du lait de la ferme. Ce dernier point était justifié : le début des années 40 n'avait pas été seulement marqué pour lui par le soleil méridional, mais aussi par des carences alimentaires qui n'étaient pas pour rien dans sa maigreur.

*

Le Chat se retrouve donc en exil dans cette maison familiale où sont installés depuis peu d'autres exilés, plus vrais, des réfugiés de Boulogne-sur-Mer. Le faubourg où ils vivaient est écrasé sous les bombes anglaises, et la région, *zone interdite* depuis le début de l'Occupation, a été évacuée. Il y a la grand-mère et la fille, chacune crie plus fort que l'autre ; le grand-père, grosse moustache et jambe de bois : ou plutôt un pilon, qui sort du pantalon, avec un embout en caoutchouc noir. C'est un ancien de Verdun. Il bêche le potager avec sa bonne jambe. Le fils est un peu demeuré, il n'était pas bon pour le service, ni pour le STO, il travaille aux champs. Il parle toujours en tordant la bouche d'un seul côté : mais ils parlent tous un peu comme ça, avec cet accent du Nord qui déroute et accable le Chat ; il se sent étranger. La fille a deux petits garçons qui crient plus fort qu'elle. Son mari est prisonnier. Elle invoque cent fois par jour son autorité pour les choses les plus diverses : un homme qui souffre tant, si loin des siens, ne peut avoir tort. La présence muette et omnisciente de ce martyr énerve prodigieusement le Chat et il pince en cachette les petits pour qu'ils crient

encore plus fort. Alors leur mère les gifle en hurlant qu'ils font de la peine à leur papa qui doit les entendre puisqu'il pense toujours si fort à eux.

Le Chat essaye de traverser cette agitation ch'timi sans trop s'en mêler. Plusieurs fois par jour, c'est la corvée d'eau. Depuis l'assassinat de la motopompe par les barbares, il faut aller chercher l'eau à la pompe communale : il entasse six brocs émaillés sur la brouette en bois et pousse celle-ci le long de la route. La pompe est ancienne, il doit lever son bras très haut, et la plus grande partie de la course en retour ne retombe que sur du vide : c'est juste au dernier moment, juste avant que le bras ne vienne cogner sur le corps de la pompe, qu'on sent une résistance, le tuyau glougloute et l'eau sort. La brouette est lourde et les brocs fuient goutte à goutte. C'est interminable. Interminable aussi la besogne qui consiste à moudre du blé ou du seigle dans un moulin à café. Il faut passer ensuite la farine dans un tamis et faire cuire sans levure, dans des linges mouillés, des espèces de boudins de pâte striée de son, sur la fonte de la cuisinière à bois où chauffe en permanence un pot de jus noirâtre, chicorée et orge grillée. Le résultat est lamentable. Il ne connaît qu'un travail plus monotone, c'est celui qu'il exécute seul dans une cabane qu'il a commencée au fond du jardin : il râpe pendant des heures une grande carcasse en aluminium avec une vieille lime. C'est un réservoir d'appoint déchiqueté, largué en rase-mottes par un avion américain dans un champ de la plaine : il l'a rapporté, avec les deux garçons de la ferme voisine. Il recueille la limaille dans un journal étalé et l'entrepose dans une grande boîte à biscuits. L'aluminium est dur, le peu qu'il gratte encrasse la lime et cela fait un bruit horrible. Son frère lui a demandé d'en faire le plus possible, il s'en servira pour fabriquer des explosifs.

Le domaine du Chat, ce sont d'abord ses bêtes. Il règne sur une basse-cour complexe : trois lapins, pour commencer, dans des clapiers en planches disjointes, sous les tilleuls. Le plus vieux s'appelle Patachou, il est gris et commun. C'est un dur. Au début il le mettait sous une claie grillagée, à même l'herbe du jardin ; cela évitait d'aller aux pissenlits. Mais Patachou trouvait toujours un moyen de

passer sous le grillage et cela se terminait par de grandes chasses dans les hautes herbes pour le rattraper par les oreilles. Timochenko, lui, est un lapin russe, une oreille blanche, une oreille noire ; il a été baptisé ainsi en hommage au maréchal de l'Armée rouge. Le Chat a eu longtemps des doutes sur son sexe véritable, car Patachou se rue sur lui, lorsqu'on les met ensemble, avec une mâle frénésie. Il a dû s'y reprendre à plusieurs fois dans son exploration minutieuse de l'entrecuisse de Timochenko pour faire saillir la preuve de sa virilité. Il y a encore une grosse lapine tricolore prétendument enceinte : mais, après tout ce temps, il semble bien qu'elle soit simplement obèse. Avec les abris où couinent les cochons d'Inde, cela fait en tout six clapiers aux portes grillagées jouant sur des charnières en vieux pneus cloutés, qui s'alignent aux côtés de ceux des réfugiés pleins de lapins sans personnalité. Les cochons d'Inde sont sa fierté et son souci. Au bout de quatorze, il se perd dans les noms. De plus, la rumeur court avec insistance autour du Chat que le cochon d'Inde ne se mange pas : ou plutôt, si certains admettent avoir entendu dire qu'on en fait de succulents pâtés, c'est pour clamer immédiatement avec force qu'en ce qui les concerne ils ne l'accepteront jamais. Ce qui ôte, évidemment, toute finalité rationnelle à cet élevage. Il faut bien avouer que l'idée de manger Patachou relève aussi de l'hypothèse d'école : on s'en tire en arguant que, à force de chasses à courre dans le jardin, Patachou est devenu, au sens propre du terme, un dur à cuire. Quant à Timochenko : comment manger un maréchal de l'Armée rouge ? Le Chat caresse l'idée d'une expédition parisienne pour aller voir si les magasins du quai de la Mégisserie, où l'on vend des cochons d'Inde qui ne sont pas si beaux, seraient acheteurs et quel est le cours. En attendant, il en balade souvent un dans sa poche, mais ces bêtes manquent d'intelligence et ne donnent jamais le moindre signe de complicité.

Il possède enfin une poule et un coq nains. Est-ce une bonne affaire ? On dit qu'une poule naine mange autant qu'une poule normale. Tout cela demande du travail.

*

Quand il va, trois fois par semaine, faire du latin et du grec avec le curé de Magny, il marche une demi-heure par la forêt pour gagner le plateau. Sur le chemin du bois des Aulnes alternent la glaise rougeâtre et un sable blanc très fin strié de coulées rousses.

S'il est en retard, et il l'est presque toujours, il pratique une allure alternée, cent pas en courant, puis cent pas en marchant : c'est très efficace. Il connaît chaque repère du trajet, les arbres – bouquets de châtaigniers, chênes, hêtres et quelques bouleaux –, les pierres et les troncs pourris, et la mare boueuse, ancien trou à meulière, en haut de la montée du coteau, où l'on peut pêcher des grenouilles et des cyprins bâtards. Après la pluie, les ornières gardent de grandes flaques d'eau jaune où filent les dytiques comme des patineurs. À flanc de colline, toute une garenne s'étend dans la bruyère, face au soleil. Depuis qu'il a vu un lapin débouler, il garde toujours, pour traverser le bois, une pierre bien choisie dans sa main gauche. Il n'en a pas rencontré d'autres mais, à défaut, il s'exerce en marchant au lancer de la grenade, comme son frère le lui a enseigné : les deux bras tendus et les mains jointes en avant pour viser et faire le geste sec de dégoupiller, puis un grand tournoiement du bras porteur vers l'arrière, enfin le jet de la pierre juste au moment où la main arrive au point le plus haut de sa course. Il calcule ensuite la longueur de son tir au nombre de ses pas et ramasse sa pierre.

Passé la côte il arrive à la lisière du bois, à découvert, et il se dirige vers un arbre solitaire au milieu des cultures : l'orme du Berger. Une borne rongée marque l'angle droit que fait le sentier. Magny est au bout du plateau. Dans l'église silencieuse s'alignent aux murs les pierres tombales qui dallaient le sol de l'abbatiale de Port-Royal, et il est venu souvent, avec son père, déchiffrer les caractères archaïques usés par les pas.

Le curé le fait travailler dans sa bibliothèque, qui occupe une sorte de petite boutique sur l'unique rue du village, simple chemin empierré grêlé de nids-de-poule : fraîcheur de la pénombre, douceur d'un rayon de soleil pailleté de poussières sur le cuir des vieux livres, tendresse de la table de merisier couleur de miel sur laquelle ils se penchent. C'est un ancien missionnaire avec une barbe grise carrée, il lui fait

traduire César et lui explique l'origine des noms des villages voisins. Romainville ou Villeneuve, ce sont d'anciennes *villae*, c'est-à-dire des fermes romaines. Le plateau est cultivé depuis près de deux mille ans, souvent par les mêmes familles. À Marles-l'Église, par exemple, le nom des Laîné, qui habitent sur la route de Saint-Rémy, figure sur le tout premier registre paroissial, en 1680, avec mention de l'état de « laboureur ». Le chemin de terre qu'il prend pour venir et qui était, il n'y a pas si longtemps, le chemin du facteur, suit probablement, aux alentours de l'orme, une voie romaine. Y en a-t-il des traces ? Il se souvient que, dans son Midi, son père lui a montré, au détour d'un sentier de garrigue, les vestiges d'une voie romaine : l'empreinte profonde dans la pierre, inscrite pendant des siècles par le passage des chariots. Il était revenu souvent passer la main dans les marques polies au creux du calcaire gris, doucement, comme pour une caresse. Il aurait voulu que la pierre bouge et ronronne.

Mais, ici, rien n'est resté des empreintes des chars romains dans la terre meuble deux mille fois labourée depuis le passage de César. Il se demande si le paysage a tellement changé. Le curé lui cite ce texte de *La Guerre des Gaules* où César raconte que, pour ne pas se perdre dans les forêts bretonnes, ses soldats devaient avancer une torche à la main en plein jour. La forêt gauloise n'existe plus.

Ils mangent des noix et des prunes qui sont dans un grand bol, sur la table. Ils cassent les noix entre leurs paumes. Quelquefois le Chat fait le pitre en jouant au casse-noisettes avec ses dents : un coup derrière la nuque, et crac ! Le curé lui dit que ce n'est pas malin et qu'il faut qu'il sache qu'il ne sera pas toujours le plus fort. Alors le Chat lui récite la grande tirade de la Reine des souris, celle qui avait sept têtes et sept couronnes d'or, dans l'histoire de *Casse-Noisette* :

> Krakatuk, Krakatuk, ô noisette si dure
> C'est à toi que je dois le tourment que j'endure !
> Adieu la vie, source d'envie
> Adieu le ciel, source de miel
> Ah ! je meurs, hi pi pi, couic !

Le curé est fier de ses noix : le noyer du presbytère est né d'un rejeton du noyer de Port-Royal qui fut planté par Pascal. « Ce sont des noix de Pascal », dit le curé. Le Chat l'aime bien parce qu'il ne raconte jamais des âneries sur le Sacré Cœur de l'Enfant Jésus. Il ne prétend pas non plus que la France est punie par Dieu de ses péchés, qu'il faut beaucoup prier la Vierge Marie pour qu'elle mette fin aux malheurs du pays et fasse revenir les prisonniers. (Le Chat se souvient, comme d'un cauchemar, des grandes séances de prières collectives, en 1941 : il avait neuf ans, on les parquait par centaines, louveteaux, jeannettes, enfants des patronages et des catéchismes, dans une grande église en ciment obscure et froide, dédiée à sainte Bernadette, et pendant des heures ils devaient réciter des « Je vous salue Marie » à genoux en demandant pardon à Dieu pour les péchés de la France – il était pourtant parfaitement sûr de n'être pour rien dans toute cette affaire, et d'ailleurs, en y réfléchissant bien, il ne voyait pas du tout quels péchés la France avait commis.)

Le curé commente avec passion l'avance des Russes en Ukraine et des Alliés en Italie. Il appelle Laval le « bougnat sanglant » et répète tout le temps que le Christ était juif. Quand il parle de l'Évangile, c'est pour raconter les temps qu'il a vécus à Jérusalem, et alors tout devient clair, il semble que c'est ce matin même que le Christ est passé sur son petit âne en suivant la route de Béthanie.

« Si tu veux t'imaginer le Christ, pense d'abord au plus pauvre des fellahs en djellaba que tu croises sur le sentier des vignes, le long des figuiers. » Le curé s'illumine de tout le soleil de la Palestine. « Mais rappelle-toi surtout toujours que ce peut être n'importe quel homme, sur n'importe quelle terre. À n'importe quelle heure du jour et de la nuit. »

Il lui raconte l'histoire des pèlerins d'Emmaüs. « Seigneur, reste avec nous, car il se fait tard. »

Le Chat voit très bien, dans son Midi, le chemin bordé d'eucalyptus, pailleté de quartz et de mica, qui monte chez ses grands-parents. La nuit tombe très vite et, dans l'ombre qui s'étend, le vent s'est presque tu, l'odeur des myrtes et du romarin se fait plus pénétrante.

« Tu comprends, ils ont eu tort. Ces paroles-là, ils auraient dû

les avoir avant. Avant qu'il ne se soit fait reconnaître. Alors, peut-être, serait-il resté parmi nous… Mais comment atteindre Dieu si l'on néglige les hommes ? »

Il rit de toutes ses dents jaunies et hausse les épaules. Le Chat aime bien y voir clair et toute cette simplicité biblique lui semble plutôt obscure.

« N'importe quel homme ? Même les Allemands ? »

Le curé rit encore.

« Oui. Enfin, presque tous… Je pense, ajoute-t-il, que les hommes s'y prennent mal. En Terre sainte, il y a des choses qui ont été faites au nom de Dieu et qui glacent le cœur. Même la basilique du Saint-Sépulcre, on dit que c'est un si beau cantique de pierre, mais elle a des allures de forteresse guerrière, et tous ces moines qui y campent et se haïssent… Je priais mieux perdu dans la foule des souks et dans les odeurs des beignets frits, à deux pas de là. Je ne suis pas sûr que la cabane de saint François n'ait pas été un bien plus bel acte de foi. Je connais l'un des plus beaux endroits du monde et l'un des plus terribles : le krak des Chevaliers, que construisirent les croisés…

– Je sais, dit le Chat. Ma grand-mère m'a raconté et j'ai vu des images. Nous avons un ancêtre qui a fait la croisade avec Godefroy de Bouillon : c'est le troisième Ponte-Serra du nom.

– Bien sûr, répond le curé. Moi aussi, mes ancêtres ont fait les croisades. Seulement, eux, ils y sont allés à pied… Et le krak des Chevaliers, c'est peut-être le rêve de pierre que Satan a montré au Christ pour le tenter. Monument de pierre, âme de pierre : tout y est pétrifié, on y respire le mal parce qu'on y respire la guerre. Ces hommes-là n'ont rien compris à la foi.

» Je ne sais pas comment vont tourner les choses chez nous, dit encore le curé en regardant par les vitres les couleurs délavées de la rue déserte. Les gens d'ici sont fatigués. Il ne faut pas trop leur en vouloir… Chaque dimanche, je lis à la messe la liste des morts de la dernière guerre – oui, celle qui devait être la dernière. Tu sais, ici c'est comme à Marles, les noms de famille se suivent par grappes, souvent trois, même quatre : des frères tombés parfois le même jour, dans la même attaque, parce que c'étaient tou-

jours ces régiments de paysans qu'on envoyait en première ligne. On était du même pays, du même village. Les officiers de réserve, même, quelquefois, c'étaient l'instituteur et le fils du maire : on se sentait plus proche d'eux que des gradés de carrière. Cette fois-ci, ç'a été différent… »

Le Chat le sait : à Marles, le dimanche, le curé traverse l'église pour se placer debout devant la plaque des morts de la Grande Guerre, il ajuste ses lunettes et il lit les noms par ordre alphabétique, comme à l'appel. Et chaque dimanche retentit à son tour, juste avant le nom des trois frères Simon, le nom de famille du Chat, celui de son oncle, qui avait vingt-six ans – brillant historien, auteur d'une monumentale *Histoire de l'Égypte sous les Ptolémées* –, l'oncle Antoine, qui jeta ses chaussures pour courir plus vite, avec ses hommes, à l'assaut de Vauquois en Argonne, en septembre 1915, mort, la tête éclatée dans la boue : alors il sent un petit nœud au ventre, un peu comme si on l'appelait, lui.

« Elle a été tellement inutile, cette guerre-là », dit le curé.

Cela, le Chat le sait aussi, mais il ne l'interrompt plus. Il a lu *À l'Ouest rien de nouveau*, le roman d'un Allemand, pourtant, qu'il a pris dans les livres de son frère, et il a compris qu'il n'y avait eu que des victimes et que les héros ne sont que des inventions des survivants pour se justifier d'être en vie. Le geste de l'oncle Antoine est dérisoire, ou bien simplement on lui avait donné des chaussures dégueulasses. Pourtant, est-ce qu'il n'aurait pas fait comme lui ? Et son frère lui a bien expliqué : la guerre n'a servi que les intérêts des riches. Les Français avaient des colonies. Les Allemands en voulaient aussi. La preuve, c'est que quand les pauvres se sont révoltés, en Russie, tout le monde s'est retrouvé d'accord pour leur tomber dessus. Mais pour la première fois dans l'Histoire les pauvres ont gagné. Cette fois, ce sera la même chose. Ce sont les pauvres qui doivent gagner. Et pour toujours.

« Il faut que tu saches, dit le curé. Tant de pourriture, tant de boue, tant de morts. Et ce vieux gâteux aujourd'hui, parce qu'il a été le chef de tout ça, qui a rameuté ces imbéciles d'anciens combattants qui n'ont rien compris, avec leurs bérets…

» Ce pays ne s'est pas remis de sa fatigue. Et pourtant, aujourd'hui,

je suis sûr que c'est différent. On ne peut pas laisser cette racaille instaurer sa loi pour cent ans. Les restrictions, la misère, les prisonniers et tous ces morts, oui, mais il n'y a pas que cela. Ils tuent les hommes, ils tuent les âmes, ils tuent le monde : ils tuent Dieu. Pour toujours. Ceux qui disent "interdit aux chiens et aux juifs", ou "communistes pas français" » (car le curé, grand lecteur des cahiers clandestins *Témoignage chrétien*, a lu le récit de l'exécution des otages de Châteaubriant), « on ne peut pas les laisser faire, tu comprends, car on deviendrait comme eux. Ils pourrissent tout, mais ils sont pires que la pourriture. Des pierres. Un empire de pierres. Un monde de pierres.

» Ce pays attend, mais je ne le sens pas bouger. Les gens ne sont pas méchants. Enfin, ceux que je connais. Ils font du marché noir avec les Parisiens. Ils aideraient plutôt la Résistance, maintenant. Tout le monde écoute Londres. Ce qu'il faudrait, quand les Anglais débarqueront, c'est que des milliers de fusils, des dizaines de milliers de fourches se lèvent pour les aider. Mais je ne suis pas sûr que ça se passera ainsi. Tous ces jeunes qui sont morts en 14, les frères Simon et les autres, ils l'auraient fait. Ils l'ont fait, mais c'était trop tôt. Pour rien. Ceux qui restent… Et puis il y a tous ces prisonniers, le Maréchal, la lâcheté érigée en vertu nationale… »

Il hausse encore les épaules.

« Quand ton père viendra te voir de Paris, n'oublie pas de lui rappeler qu'il m'a promis une ration de tabac.

– Oui », dit le Chat, qui compte bien en garder une pincée pour lui.

*

Deux fois par semaine vient les rejoindre la fille des fermiers de Montainville.

Elle a deux ans de plus que le Chat et ils se disent « vous » avec insistance. Elle a été malade et elle en est au même niveau que lui en latin et en grec. C'est une vraie demoiselle. Ses yeux et ses cheveux longs sont ambrés comme un feuillage d'automne. Il la raccompagne sur la route, il ne sait pas bien quoi dire et il vou-

drait ne pas la quitter. À Marles, il promet à ses copains qu'il va bientôt lui faire des choses aussi crues et définitives dans les mots qu'il emploie qu'imprécises et velléitaires dans son imagination. À part les petites filles des plages qui étaient toutes lisses et qui ne comptent pas, ou toutes les Vénus des peintres italiens qu'on voit dans les musées et dont son grand-père classe les illustrations sépia dans de grands albums, qui semblent venir d'un autre monde et qui, de ce fait, ne peuvent compter davantage, le Chat n'a comme expérience du corps féminin que celle de l'examen détaillé et répété du moulage de la Vénus hottentote exposé au musée de l'Homme.

Quand ils sont autour de la table du curé à démêler la syntaxe latine, il lui arrive de regarder la demoiselle en coin, derrière ses cils, et il n'entend plus rien de distinct, il ne sent plus que cette douceur qui lui monte du ventre et l'envahit jusqu'au bout des ongles. Une fois ou deux, brûlant, il a fait glisser son coude pour le presser au creux de son ventre contre son sexe. Le curé parlait et elle égrenait César, le son de ses mots arrivait jusqu'à lui comme un lointain filet d'eau fraîche. Il s'est senti rouge et suant, honteux à l'idée d'être démasqué, et il n'a pas osé serrer ses cuisses plus fort pour se délivrer par plus de honte encore. Et quand il est près d'elle à marcher sur le chemin du retour et qu'ils vont se dire adieu, il se demande si c'est vraiment le même garçon qui a pu faire ça, ou qui a dit à ses camarades qu'il allait l'enfiler, cette gonzesse, parce que ce qu'il aimerait, alors, c'est seulement qu'elle lui passe la main dans les cheveux, ou bien la tenir par la main et qu'elle ne s'en aille jamais. C'est tout simplement une demoiselle complètement intouchable comme toutes les demoiselles, le Chat n'est qu'un sale gosse et il ne lui reste plus qu'à laisser un sanglot se nouer lentement au fond de sa gorge et à se sentir très seul.

*

C'est lorsqu'il est à la ferme voisine que le Chat se sent le mieux. Il en partage souvent la vie quotidienne depuis le petit matin et à plusieurs reprises, même, la patronne l'a pris à demeure des semaines entières. Il couchait dans la même chambre que les deux garçons,

qui sont un peu plus âgés que lui. Le domaine de la ferme est un royaume aux frontières lointaines qui courent jusqu'au bout du plateau du côté de Chevreuse, aux possessions complexes, imbriquées dans les terres d'autres fermes, avec des prolongements parfois insoupçonnés, coincés à la limite des bois dans des replis de la vallée. Un royaume : la patronne y règne de façon absolue sur les gens et les bêtes, et le fermier réaffirme chaque jour sa domination sur son territoire en le marquant interminablement de l'empreinte de ses outils. Avec ses lois autonomes, à commencer par celle qui gouverne le temps : on vit à l'heure solaire. Dans la grande cuisine bourdonnante de mouches qui viennent se coller en grappes sur le ruban brun et poisseux pendant en spirale du plafond au-dessus de la table, la pendule émaillée au nom d'un apéritif marque au mur un temps décalé d'une heure par rapport à l'heure d'avant guerre et de deux par rapport à l'heure allemande officielle. L'emprise de l'heure allemande, toute-puissante à la radio et, à trois kilomètres de là, à la gare de Saint-Rémy comme dans toutes les maisons du lotissement proche, ne franchit pas les limites de ses terres.

La patronne a les yeux gris ; elle est calme, précise, et a parfois des éclats rageurs et bien ajustés contre les bêtes et les enfants. Le Chat aime la suivre dans la longue tournée des clapiers en poussant la brouette chargée de trèfle, ou porter les seaux derrière elle au fur et à mesure de la traite. Deux commis travaillent à la ferme : son copain René, qui a quinze ou seize ans et qui soigne les bêtes ; et un garçon de la ville, Lucien, pour l'instant ouvrier agricole, mais d'abord et avant tout ouvrier d'usine, qui n'est là que pour échapper au STO. Mais au moins c'est un vrai travailleur, pas comme les deux étudiants que le fermier des Brosses a engagés pour rien, bien heureux, eux aussi, de se planquer du STO.

Pour gagner les champs, on gravit la côte du plateau en suivant les bœufs attelés aux charrettes, toujours vides pour la montée – sauf au printemps, quand il s'agit de transporter les tonnes de purin dont l'odeur imprègne alors les vêtements et les corps pendant des jours. Le fermier a dû pallier la réquisition de ses chevaux, au début de la guerre, en achetant deux paires de bœufs.

« Ça n'est pas le même travail », dit-il avec regret.

Le Chat aime ces journées interminables passées à suivre, courbé sur le manche de sa binette, les sillons des haricots à sarcler ou des pommes de terre à butter. L'immensité de la tâche lui semble un défi, comme de tenir le rythme des voisins. La lente avancée vers le bout du champ, puis le retour, sans merci, sur le sillon suivant, avec juste le temps de se redresser une seule fois en se cambrant de tout son corps, lui donnent le vertige tant il lui paraît que ce piétinement douloureux n'aura pas de fin, et le souffle court, soûlé par la fatigue, il laisse le ciel et le sol l'envahir et le vider de tout ce qui n'est pas l'odeur de la terre.

Ce qu'il n'aime pas, par contre, c'est le ramassage des doryphores, que l'on réserve aux garçons. Il faut cueillir les insectes le long des plants de pommes de terre et les glisser un à un dans une bouteille. Le seul moment intéressant intervient quand la bouteille est aux trois quarts pleine : le rite consiste alors à pisser soigneusement dedans, bien campé à cheval sur le sillon. Geste d'autant plus satisfaisant que les Allemands sont communément appelés des « doryphores » : il pisse donc sur les Allemands et, dans le grouillement des bestioles prises au piège, c'est chaque fois une armée qu'il noie sauvagement.

Les gens de Paris passent par bandes. Ils débarquent du train le dimanche, ou ils viennent à bicyclette et même en voiture. Les jeunes suivent la route en chantant, mais il y a aussi tous ceux qui viennent au ravitaillement. Les fermiers ne peuvent leur vendre à tous, il faut faire un tri, ne servir que les connaissances : méfiance. Les Allemands, eux, en voiture, vont à la ferme des Brosses, où ils ont leurs habitudes et où l'on fabrique du beurre. Une voisine scandalisée les y a vus manger le beurre « à la petite cuillère et tout bottés et casqués ». Bien sûr, la petite cuillère c'est vulgaire : encore que le Chat lui-même, s'il était devant une motte… Mais pourquoi faudrait-il retirer ses bottes pour manger du beurre ? Ici, le fermier n'aime pas les boches et ne tient ni à leur parler ni à toucher leur argent. De toute manière, avec tout ce qu'ils réquisitionnent, ça devrait leur suffire.

Deux fois par semaine, la patronne fait un pain extrêmement blanc

qui ressemble à de la brioche. Car la ferme est un royaume qui vit en autarcie. Ce n'est pas seulement l'heure qui s'y marque différemment : à trois kilomètres à peine, ou même dans certaines maisons voisines, telle celle du Chat, n'a cours, comme dans toute la France non paysanne, que la loi commune des restrictions, de la pénurie et quelquefois de la disette : la ration de pain de 250 grammes par jour pour les J2 et les A, de 325 grammes pour les J3 et les Travailleurs de force, et de 200 grammes seulement pour les V ; le quart de lait réservé aux E, aux J2 et aux V, à condition d'être inscrit chez un fournisseur et de l'y prendre chaque jour ; et les tickets où sont notées des lettres, dont on ne sait à l'avance s'ils donnent droit à de la confiture synthétique, à du café *national* ou à des chaussures à semelle de bois – ou si, tout simplement, ils ne seront pas honorés.

Tout cela n'a pas cours au royaume de la ferme. Le troc complète la production.

« J'aimerais rester cultivateur, dit une fois le Chat à René, au potager, en marquant la pause assis sur un bras de la brouette.

– Paysan, c'est bien si tu es le patron, explique René. Commis, c'est trop dur et tu ne gagnes rien. Tu vieillis et qui s'occupe de toi ? Ici j'ai des draps et Lucien aussi, parce que c'est un ouvrier de la ville, mais regarde où il couche : dans l'écurie, son logement, c'est comme une caisse à claire-voie. Dans les grandes fermes, les commis ont juste une litière au-dessus des chevaux. Il n'y a que les charretiers qui ont leur logement à eux. Un commis ne devient jamais patron. Les terres coûtent trop cher et, pour les louer, qui te fera confiance ?

– Je demanderai à mon père, dit le Chat. Et je retournerai dans le Midi. »

Il pense aux orangers et aux eucalyptus. Mais il sait très bien, en fait, qu'il ne demandera pas. Il n'imagine même pas comment il pourrait lui expliquer. De toute manière, son père lui parlerait d'écoles d'agronomie ou des Eaux et Forêts.

« Je ne resterai pas commis, continue René. Mon père rentrera d'Allemagne et mon oncle lui rendra ses terres. »

René est donc un prince déchu, sans terres, et son exil lui aussi n'est que provisoire. Mais il a des doutes sur l'avenir. En l'absence de son père, sa mère soûle parcourt son village en hurlant : un soir elle a failli se noyer dans la mare du château parce qu'elle a voulu danser sur la nappe de lentilles d'eau vert vif qui la recouvre.

À la ferme, on attend la libération sans se poser de questions, sauf sur le temps qu'il faudra encore. Sur le plateau, on ramasse les tracts semés par les avions américains et anglais. On écoute Londres, sans trop se cacher, avec la grosse radio en bois verni. Le frère du Chat, à l'un de ses passages, a tendu au-dessus de la cour et jusqu'aux grands arbres du jardin voisin les minces fils, presque invisibles, d'une antenne efficace qui rend l'audition très claire.

« On peut même entendre le Japon », disent les garçons, admiratifs.

Ils s'amusent au défilé des « messages personnels » et connaissent certains refrains par cœur, comme le plus répété :

Ce sont ceux du maquis
Ceux de la Résis-tance-e
Ce sont ceux du maquis
Ce sont ceux du pay-y-ys.

Le Chat le trouve affreusement plat.

*

Mais peut-être eût-il fallu commencer, avant toute chose, par dire les bruits. Ceux, innombrables, de la terre : au petit matin, les mugissements ou le choc des seaux dans la cour de la ferme ; ou le grésillement de l'alouette chantant en plein midi, qui monte vers le soleil au-dessus des champs ; ou, le soir, le ferraillement des charrettes, des herses, des rouleaux, redescendant du plateau et cognant contre les pierres des chemins ; et, les nuits de printemps, le murmure des grenouilles ténu comme celui des vagues sur la plage par temps de mer très calme. Tous bruits habituels, rassurants… Mais, en fait, tous, sinon couverts, du moins relégués à un second rôle de

contrepoint ou de sourdine familière par les bruits des chars et des avions, sur tous les registres, toutes les gammes, au fil des heures, de la basse continue des manœuvres des tanks aux stridences des passages en rafale des chasseurs et aux brefs éclatements des tirs de DCA. Ici, en cette fin de printemps, la vie des champs rend un autre son. Le bruit des machines de guerre s'y inscrit soudainement à n'importe quel instant pour labourer l'espace.

À dix kilomètres, au camp de Satory, se trouvent une école de chars et une base d'essais. Les chars sillonnent toutes les routes de la région. Ce sont de formidables plates-formes sur chenilles, noires, sans carrosserie ni blindage ; on les entend venir depuis Saint-Lambert, le fracas monte, s'amplifie, jusqu'à tout recouvrir, le sol, les murs, les vitres tremblent à leur passage : juste le temps d'apercevoir des hommes casqués à demi nus, le visage masqué d'épaisses lunettes, qui s'agitent à leur bord, puis l'énorme tas de ferraille disparaît au tournant dans un épais nuage puant et les dents de métal laissent sur le goudron la trace de profondes morsures, quand elles ne l'arrachent pas par plaques, comme sur certaines côtes.

Beaucoup plus près, à trois kilomètres à vol d'oiseau au nord, juste passé le plateau de Montainville et la vallée de la Mérantaise, se trouve le terrain d'aviation de la chasse allemande, entre Voisins-le-Bretonneux et Guyancourt. Il a été plusieurs fois bombardé et les deux villages qui l'encadrent sont en ruine. L'église de Voisins est écroulée. Les habitants ont essaimé dans les pays alentour, ce qui a augmenté, entre autres, la population de Marles. Depuis quelques semaines, dès que l'alerte est donnée, les avions décollent immédiatement, se dispersent et évoluent à basse altitude afin de ne pas être détruits au sol. On dit que les pistes ont été prolongées jusqu'aux bois proches et que certains avions doivent y rester camouflés à l'abri des arbres. Dans la journée, d'heure en heure, se relayent les hurlements des moteurs emballés à vide que l'on fait tourner au sol pour les entretenir, l'un après l'autre. Entre les alertes, ce sont les vols d'entraînement, évolutions des chasseurs, essais de piqué de stukas qui tournent juste au-dessus de la

vallée, et le Chat se dit souvent qu'ils doivent avoir pris la tourelle de la vieille maison comme repère. Sur le plateau, les Messerschmitt passent en rase-mottes et ceux qui travaillent aux champs les voient déboucher de la cime des arbres et remonter légèrement pour passer le plus grand pommier solitaire au milieu des terres, dans un coup de tonnerre : ils distinguent clairement le pilote au-dessus des deux croix noires. Régulièrement aussi passent, très lents, les trimoteurs Junkers 52, dont le ronflement martelé s'installe comme une basse continue : ils semblent avancer en crabe pour aller se poser à Toussus ou à Villacoublay.

Les passages des vols américains et anglais sont annoncés par un cri de sirène lointain, déformé, qui parvient, suivant le vent, de Trappes ou de Saint-Rémy. À Paris, le Chat avait pris depuis longtemps le rythme des passages nocturnes des grandes vagues qui remontent la Seine vers leurs cibles allemandes et passent au-dessus de la ville dans un immense bourdonnement que scandent les explosions stridentes de la DCA : il reconnaissait, familière, la batterie la plus proche, celle du pont de Passy, qui d'un bref déchirement métallique faisait trembler tous les immeubles de la rue sur leurs fondations. Il n'y avait aucun danger : les Alliés ne bombardent pas le centre de Paris. Ici le spectacle est plus vaste. C'est en se postant sur la route que l'on trouve le meilleur observatoire. La nuit, ce sont les feux de projecteurs qui montent du nord, et les éclairs brefs de la DCA qui entoure les terrains d'aviation. Et quand se tait le concert des moteurs et des coups de canon il reste, suspendues dans l'air qu'elles font chanter de toutes parts, les vibrations aiguës, cristallines et comme infiniment fragiles des éclats d'obus qui retombent. Alors il vaut mieux se mettre à l'abri sous un porche. Le Chat a ramassé des éclats de diverses tailles, rainurés et dentelés. L'un d'eux, tombé tout près de lui sur le pavé avec un bruit sec, était encore brûlant. Parfois arrivent aussi, en suivant les vents, les milliers de papiers argentés et noirs que sèment les avions pour brouiller les radars. On les accroche sur les groseilliers pour effaroucher les oiseaux.

À la fin de mai, les passages de jour se font de plus en plus fréquents. Parfois ils se retrouvent tous sur la route, debout, regardant le ciel, une main pour s'abriter les yeux du soleil qui fait miroiter soudainement, une fraction de seconde, l'aile d'un avion : le patron et sa femme, les commis, les trois garçons, et plus loin les réfugiés, au moins les deux femmes et l'idiot, et plus loin encore d'autres familles égrenées. Ils font le décompte des formations qui se succèdent, triangle après triangle (et à quoi pourra penser le Chat, bien des années plus tard, en voyant passer le vol des oies migratrices au printemps sur le Saint-Laurent et les grands fleuves, sinon à cet autre lointain printemps ?), au milieu des milliers de flocons blancs de la DCA qui suivent leur avance. Alors, quand il semble que le flux des vagues ne cessera jamais, le Chat, jambes écartées, la tête toujours noyée dans le ciel, perd pied, il est envahi par le déferlement de cette force immense qui occupe tout l'espace et il se sent prodigieusement libre et heureux. Il voit bien que rien ne pourra les arrêter. Les autres crient et il est sûr aussi de leur joie.

Ils savent reconnaître les forteresses volantes américaines et les Lancaster anglais. Il leur arrive d'en compter plus de cent. À l'aller. Moins au retour. Ils voient de plus en plus souvent des chasseurs qui volent plus bas, des Lightning à double fuselage qui glissent presque sans bruit comme des planeurs très rapides. Quand ils disparaissent derrière la côte du plateau, ils ponctuent leur passage au-dessus du terrain de Guyancourt par des tirs de mitrailleuses lourdes. Les avions allemands ne cherchent pas le combat.

Les cibles ont commencé à se rapprocher. Au début de l'année, les bombardements de Billancourt ont fait plusieurs centaines de victimes : un énorme nuage noir strié de rouge, les gazomètres en feu, est monté de derrière le plateau. Puis ont suivi les raids sur les terrains d'aviation proches et enfin, à la fin de mai, le pilonnage de la gare de triage de Trappes : il a fallu chercher les morts sous les décombres des maisons et le bourg a été évacué à son tour. Le lendemain du bombardement, le Chat a essayé d'aller voir, à bicyclette, mais il s'est fait refouler des rues qui fumaient par les gendarmes.